LE COIN DES POLARS

Sans queue ni tête

Roman noir La double vie d'un académicien, ce n'est plus aujourd'hui un motif de scandale. Pourtant, quand l'un d'eux est assassiné, le journaliste Oxymor Baulay plonge dans une enquête où la littérature n'est qu'un accessoire. La double vie est alors un inextricable faisceau d'indices, prostitution masculine, utilisation de « nègres » et implication surprenante du marché de l'art. Érudit sans prétention. **(L. G.)**

★★☆☆☆

« Mort d'un académicien sans tête », de Gilles Schlesser, éd. City, 272 p., 17,50 €.

Fan des sixties

Roman noir. « La mémoire est le meilleur des romans », confie Michel Embareck. Son rôdeur de minuit, scribe inspiré des années soixante, est un vieil animateur de radio au cœur de la Louisiane, et cette réinvention du monde réenchante l'âge d'or du rock. La jeunesse insouciante de Bob Dylan et son adoubement par Johnny Cash remodèlent nos propres souvenirs avant l'heure sombre où nous invitent tous les fantômes des disparus. **(L. G.)**

★★★☆☆

« Bob Dylan et le rôdeur de minuit », de Michel Embareck, éd. L'Archipel, 256 p., 18 €.

Sous occupation

Roman noir. Deuxième volet de la trilogie des « Ombres », dans laquelle Arnaldur Indriđason s'attarde à retrouver l'atmosphère de Reykjavik sous l'occupation allemande. Flovent et Thorson sont les deux flics qui tentent d'élucider le mystère d'une disparition, celle d'une jeune femme au printemps 1943. Dans la tourmente de la résistance à l'oppression nazie, les actes posés révèlent le courage et la peur d'une jeunesse sacrifiée. **(L. G.)**

★★★☆☆

« La Femme de l'ombre », d'Arnaldur Indriđason, traduit de l'islandais par Éric Boury, éd. Métailié, 340 p., 21 €.

Rubirosa, l'épopée d'un grand séducteur

Cédric Meletta

La biographie romancée d'un play-boy du XXe siècle, ami des dictateurs et des stars

ISABELLE BUNISSET

En mai 1954, à Paris, Porfirio Rubirosa en compagnie de l'actrice Zsa Zsa Gábor. PHOTO AFP

Il faut se méfier des personnes qui font partie du décor ; celles-là se cachent mieux que les autres. Leur réputation parle à leur place. Il en fut ainsi de Porfirio Rubirosa, dénommé « le plus grand play-boy du XXe siècle », qui a emporté ses secrets dans la tombe. Une mort éminemment romanesque, à la hussarde : le 5 juillet 1965, après une soirée arrosée chez Castel, sa Ferrari 250 GT s'encastre dans un marronnier au bois de Boulogne. Plexus broyé. Accident ? Assassinat maquillé ? Des zones d'ombre persistent. « Paris Match » lui consacra dix pages ; « L'Express », ce commentaire laconique : « Cette mort de luxe est la fin qui convenait à cet animal de plaisir. »

> Cédric Meletta a su s'éloigner de l'image du macho pour révéler ce que l'homme avait d'intelligence et de talent

Cédric Meletta, auteur d'une première biographie – « Jean Luchaire. L'enfant perdu des années sombres » – saluée par la critique, entreprend de restituer l'homme sous toutes ses facettes, de renverser les perspectives et de mettre à mal les préjugés. Au total, 56 chapitres, un par année d'existence : « À défaut d'un totem, d'un monstre sacré, Rubirosa est une de ces créatures que tout le monde semble connaître sans avoir jamais su ce qu'il avait fait de bien, de mal, d'important. »

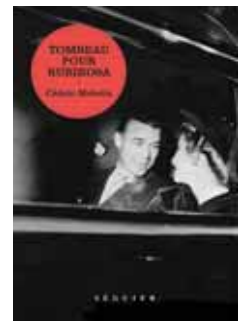
Alors, qui est Rubirosa ? Né à Saint-Domingue, il fut tout à la fois diplomate polyglotte, ministre plénipotentiaire, agent secret, bras droit du dictateur Trujillo, pilote de course et d'avion, sportif de haut niveau, soûlard noctambule, complice de meurtre et fringant séducteur. Cinq mariages et 10 000 conquêtes à son actif. Quelle santé !

« Sourire coûte que coûte »

Après avoir convolé avec la fille de Trujillo, il épouse Danielle Darrieux, puis deux milliardaires, Doris Duke, Barbara Hutton et, enfin, Odile Rodin, une autre actrice française. « Grand maître de la nuit parisienne », prototype parfait de la Café Society, il aurait couché aussi dans son lit des stars hollywoodiennes, telles Kim Novak, Ava Gardner, Marilyn, Zsa Zsa Gábor. Un véritable persécuté par la libido féminine…

Son patronyme aux manifestes connotations sexuelles, littéralement « pourpre et scintillant », n'a fait que renforcer le malentendu. Cédric Meletta a su s'éloigner de l'image du macho au piston infatigable pour révéler ce que l'homme avait d'instinct, d'intelligence et de talent. À la fois écho et abîme de son siècle, Rubirosa s'est multiplié pour se réinventer sans cesse. Intrigant, familier du pouvoir, joueur de sa propre vie, il a préféré une existence trépidante, libre de toute attache, ce que d'autres appellent l'indispensable légèreté de l'âme : « Leur arme favorite, et meurtrière, est la frivolité. Une frivolité agressive parce que intelligente. Une seule morale : nier toute morale. Et sourire coûte que coûte. »

De cette biographie hybride ressurgit tout un monde défunt ; celui des femmes aux jupes légères, celui d'hommes à l'humeur aventurière. On regrette dans ces pages, parfois denses et étouffantes, une foule innombrable de noms, d'anecdotes, de témoignages et citations. Mais l'on se doit de saluer aussi un art du portrait et des formules de toute beauté.



★★★☆☆

« Tombeau pour Rubirosa », de Cédric Meletta, éd. Séguier, 449 p., 22 €.

Janet Groth dans ses jeunes années au « New Yorker ».
ÉDITIONS DU SOUS-SOL

L'incontournable égérie du 17e étage

Janet Groth

Celle qui a été, durant vingt et un ans, réceptionniste au « New Yorker » dévoile une savoureuse galerie de portraits

Au départ, elle voulait devenir un écrivain riche et célèbre. Janet Groth a rapidement changé son fusil d'épaule, comme elle le raconte avec verve dans son livre de mémoires. Un texte savoureux et touchant, où l'on découvre le parcours d'une jeune femme nourrie au grain de l'Iowa.

Au cœur de l'action

Lorsque la provinciale aux cheveux blond vénitien débarque à New York avec ses escarpins noirs et sa robe de lin, elle se dit prête à accepter n'importe quel poste dans l'édition. Le timide E. B. White la reçoit dans les impressionnants locaux du « New Yorker ». C'est dans ce solide bastion démocrate qu'elle va être engagée et travailler sans relâche de 1957 à 1978, sous l'égide de William Shawn. Un éditeur toujours à l'affût de la moindre information, qui lui offrira une rose rouge le jour de son départ.

Janet Groth revient ainsi sur vingt et une années passées en qualité de réceptionniste au 17e étage, excepté un séjour éclair au département artistique, face à 40 auteurs et 6 dessinateurs. Une manière d'avant-poste qui lui donnait l'impression d'être au cœur de l'action.

La dame ne manque ni de plume ni d'humour. C'est un régal de la voir croquer celles et ceux qu'elle a croisés. Tel le prix Pulitzer John Berryman, toujours entre deux bourbons et jamais avare en demandes en mariage. Ou la grande Madame Spark, Muriel de son prénom, vilain petit canard transformé en cygne avec les traits d'une « bergère de porcelaine ».

Janet Groth emballe avec son art du portrait. Sa manière de restituer l'ambiance d'une ville où l'on peut aller écouter Bob Dylan au Carnegie Hall et Thelonious Monk au Five Spot Café. Celle qu'elle a de parler de ses doutes, de sa stagnation professionnelle et de ses amours compliquées.

ALEXANDRE FILLON

★★★★☆

« La Réceptionniste du "New Yorker" », de Janet Groth, traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Cohen, éd. du Sous-Sol, 272 p., 21,50 €.